



Le second souffle

Description

Chapitre XI

Le détour fatal

À la frontière de Figuig, je retrouve enfin l'accueil légendaire des marocains qui se demandent par où nous sommes sortis pour parvenir jusqu'à eux. Les douaniers sont éblouis par le récit de mon voyage. Sortir par Tarfaya pour rentrer par Figuig en ayant traversé une grande partie du Sahara.

Ils ne cessent pas de me dire bravo, ils m'entourent, me touchent, m'admirent et mes amis ont droit au thé rituel accompagné par le chant des oiseaux de l'oasis. Je suis de retour à la maison ! A l'ombre d'un palmier, je repense à toutes ces innombrables pistes qui sont passées sous mes roues, bien que dispersées les unes des autres, dans des contrées immenses, elles ont su me mener par le lien ténu qui les unit toutes, là où je me trouve. Je constate avec bonheur que je suis à la porte de mon triomphe. Je suis de retour au Maroc, c'est déjà énorme. Tout comme dans le film de Robert Stevenson sur la Volkswagen Herbie Chouquette, je rêve que je pourrais être l'actrice principale dans un film original qui raconterait avec piquant mes aventures mouvementées. J'ai traversé le Sahara de part en part, dans les deux sens, sans n'avoir rencontré quasiment aucun autre véhicule sur les pistes, vaillamment seule, cernée par la seule présence de l'indomptable désert.

Or, j'ai puisé dans mes réserves et je me dirige vers Oujda en utilisant mes dernières forces. A Oujda, on me retape tant bien que mal, mais ce n'est pas suffisant pour me redonner l'énergie que j'avais quelques mois plus tôt. Il est indéniable que j'ai souffert, mais le fait de sentir que j'arrive au but final me donne un regain d'opiniâtreté.

Casablanca n'est plus trop loin, j'ai presque réussi. C'est à ce moment que j'entends l'infatigable Phil dire que nous ne sommes pas loin de Boudenib et qu'il aimerait s'y rendre, car son père lui a raconté que les militaires français l'appelaient "Le bout du monde". J'en veux un peu à Rand, qui après une âpre discussion, cède à contrecœur à sa demande.

Je pense avoir amplement rempli ma part du contrat. J'ai assez de kilomètres sous les pattes. Ce

détour me contrarie, je commence à saturer de m'engager sur des pistes incertaines. Je sens ma lassitude. Basta !

Mais nous restons soudés et me voilà encore embarquée dans une aventure dont je me serais passée volontiers et qui ne présage rien de bon. Je dois tout d'abord m'engager dans la montagne où à mon grand désarroi je suis surprise par une tempête de neige, rapidement la route étroite disparaît sous un manteau blanc et je ne peux même plus distinguer les bas-côtés. Je bénis ma conduite à droite qui me permet de m'orienter avec plus de visibilité surtout lorsque je longe de profonds précipices. Les flocons de neige qui tombent drus ne me laissent voir le trajet que sur une dizaine de mètres, j'avance à tâtons, ce qui m'empêche de prévoir les obstacles ou tout simplement de guider mes roues dans la bonne direction.

Je suis glacée par le froid, mes portières semi-bâchées n'ont pas tenu le coup et mes fenêtres baillent au vent glacial qui pénètre dans mon habitacle.

C'est ce moment précis que je choisis pour tomber en panne d'essence. Il me reste le réservoir extérieur plein pour me dépanner, mais indépendant du réservoir principal. En transvasant l'essence dans le jerrican, j'envoie accidentellement un jet d'essence dans la bouche de Phil tout d'abord, puis ensuite de Rand qui a pris la relève en pompant le carburant à l'aide d'un tuyau. Je les entends roter pendant plus d'une heure et à l'odeur je sens qu'ils en ont avalé une bonne gorgée.

Après le col, la neige se transforme en une pluie torrentielle. Je m'engage sur une piste qui peu à peu se transforme en un vaste plan d'eau. La nuit commence à tomber, je dérape dans tous les sens dans la boue, ma cabine est inondée d'eau qui gicle par les portes entrebaillées, je ne sais plus où je suis, ni où je vais. La tempête fait rage et j'avance en aveugle dans une région que je sens hostile.

Dans la nuit noire, j'aperçois deux phares qui je l'espère vont me secourir. Effectivement c'est une Jeep de gendarmes, mon moteur s'enhardit, mais à mon grand désespoir ils ne peuvent rien pour moi, car ils doivent assister d'urgence des personnes en danger. Ils sont débordés par la surprenante tempête qui fait rage. Ils me donnent une direction approximative à suivre et disparaissent en quelques secondes dans la tourmente. Me voilà bien avancée. Perdue, je continue d'avancer à l'aveuglette, en quatre roues motrices pour éviter de m'embourber, ce qui deviendrait vite un drame.

Au loin, j'aperçois une lumière tremblotante, dans un dernier espoir je me dirige vers elle. Je distingue une petite maison dans laquelle un pauvre agriculteur habite seul. Prêt à nous venir en aide, il requinque tout d'abord mes amis et offre tout ce qu'il a, couvertures, feu dans la cheminée, thé vert bien chaud, pain, soupe, dattes, je reste dehors protégée du vent violent derrière un muret en torchis épais à souhait, la pluie a diminué d'intensité, je reprends mon souffle. Une heure plus tard, le temps s'est un peu calmé et nous voulons rentrer chez nous, en famille pour fêter le 31 décembre, fiers de raconter notre périlleux périple.

L'agriculteur accepte de nous conduire jusqu'à la route, seulement nous devons le ramener chez lui, ce qui est la moindre des choses après toutes ses délicates attentions à notre égard.

Je marque de mes gros pneus les petites parcelles de terre qui émergent pour tracer mon retour. Je préfère prendre toutes mes précautions. Quand enfin j'aperçois l'asphalte, je me sens soulagée, je m'apprête à faire demi-tour pour ramener le fermier chez lui, seulement le sol est toujours inondé et le plan d'eau nivelle tous les pièges qui se trouvent sous sa surface plane. Là, le début de mon drame va commencer, ma roue avant droite s'enfonce brutalement dans un trou invisible de près d'un mètre de

profondeur. Mes occupants sont projetés sur Rand qui, écrasé par le poids peut à peine respirer, je vois le monde à l'envers, j'enclenche en toute confiance mon puissant crabotage, rien, je patine sans bouger d'un pouce, pataugeant dans une eau glaciale qui envahit ma cabine. Je dois tout faire pour me sortir de cette situation intenable. Rapidement, je prends une décision un peu folle, embrayage enfoncé, j'emballe mon moteur au maximum, puis je lâche la pédale d'un coup sec, dans un ultime sursaut ravageur, je bondis comme un fauve, jaillis du maudit trou et je me retrouve vacillante à plat sur mes quatre roues. Mais le terrible choc m'a ébranlé, et je constate que la secousse a brisé mes deux amortisseurs arrière qui pendent lamentablement, il me reste les lames de ressort, à moi de conduire dorénavant avec une attention redoublée.

Cela fait un jour et demi que je roule non-stop, mais avec le temps qui s'est calmé et la route goudronnée, j'avance à vitesse modérée tant bien que mal, avec courage et détermination. Je grignote les kilomètres, Il en reste si peu en comparaison des milliers de kilomètres que j'ai parcourus sur des routes autrement plus ardues. Courage ! Mais au bout de quelques heures, sans que ma pédale de frein n'ait été sollicitée, mes roues se bloquent subitement et je me mets en travers en évitant comme je peux de capoter. Que m'arrive-t-il ? Tout allait si bien et je peux le dire, tout roulait comme sur du goudron. Tout de suite, je pense à mon pont avant qui a dû s'endommager à la suite du choc dévastateur sur la piste d'Agadez. Montée sur le cric, je remarque que mon pont avant fonctionne et que c'est le pont arrière qui semble grippé. Le violent heurt pour me sortir du trou de la piste de Boudenib est certainement le responsable et il m'a atteint beaucoup plus profondément que je ne le pensais. Impossible de démonter les cardans sans les outils appropriés, ce qui m'aurait permis d'avancer cahin-caha vers la maison que je voulais atteindre avec un espoir fou.

C'est fini pour moi, je suis paralysée, j'ai donné le maximum de moi-même, je ne peux plus rien pour mes amis. Le trio vient de se briser. Si près du but ! Je les ai tout de même ramenés dans leur pays d'origine. Ma déception est terrible et à mon grand regret mon beau voyage s'arrête au bord d'une route solitaire. Je suis immobilisée, meurtrie en profondeur, mais je ne regrette rien.

Ce voyage m'a laissé un goût d'aventure qui compense tous mes désagréments actuels. Je peux fermer les yeux et rêver en repensant aux merveilleux pays que j'ai traversés, je continue à vivre au travers des grands espaces grandioses qui m'ont comblée de bonheur. Je me fous de ce qui m'arrivera par la suite, je n'ai plus ce stress morbide que je ressentais lorsque j'étais enfermée dans le sous-sol qui était pour moi l'équivalent d'une tombe. Je vois mes deux amis partir et je reste seule sur le bord de la route. Je leur ai pourtant sauvé la vie tant de fois.

Ils continuent le trajet sans moi, mais je sais que je resterai à jamais gravée dans leur mémoire comme la plus fidèle compagne qui leur a permis de vivre la grande aventure du monde.

En prenant leurs affaires, j'avais l'impression que l'on me dépouillait, mais comme me dit Rand les yeux embués de larmes en citant les paroles de Sénèque tout en me cajolant tendrement : « L'essentiel n'est pas de vivre longtemps mais de vivre pleinement. »

J'ai flirté avec l'impossible, car rien ne m'était impossible ! Je sens bien que pour ce qui est de vivre, j'ai vraiment vécu l'aventure de ma vie. J'ai pris conscience qu'une vie est ce qu'il y a de plus précieux et cette vie je l'ai eue. Cette grande boucle m'a transmis un avant-goût d'éternité et cela rien ne peut me l'ôter, ces pays, je les porte en moi, ils m'accompagneront à jamais dans ma solitude. Ce n'est peut-être pas fini ! L'avenir réserve toujours des surprises !

Me voilà seule, désemparée. Le lien fusionnel qui nous unissait vient de se briser. Je me sens

déracinée. Je me trouve en compagnie d'un gardien qui ne peut comprendre ma détresse, n'ayant rien vécu avec moi. Il se protège des intempéries à l'intérieur de ma cabine dévastée. Je ne sers plus qu'à cela. Les jours s'écourent avec une monotonie morbide. Quelques voitures passent sur la route, en coup de vent, une vision fugace qui ne dure que quelques secondes. J'ai l'impression qu'elles n'ont même pas remarqué ma présence. Je n'existe plus. Je suis devenue Matameye l'anonyme. Mais pourquoi ont-ils laissé un gardien ? Il y a bien une raison ! Cette seule pensée me maintient en état de survie.

Puis un matin, alors que l'espoir d'être secourue s'est envolé, j'entends un bruit de moteur qui s'approche au ralenti. Une Land Rover de dépannage avec tout l'outillage de remorquage apparaît et, suprême récompense, Rand se trouve à l'intérieur, le visage épanoui, souriant, prêt à venir en aide à la chère Matameye qu'il n'a pas oubliée. Il m'explique tout, comment ils vont hisser mon train arrière avec des chaînes et me remorquer jusqu'à Casablanca dans un atelier mécanique compétent. En s'exprimant, je comprends que je lui ai manqué, qu'il a éprouvé la même tristesse que moi et je dirais même la même peur.

Je suis restée immobilisée pendant de longues semaines et par la suite, il n'était plus question de repartir dans une expédition aussi longue que celle que j'avais tout de même vécue et qui me remplissait d'une aura particulière. Je n'étais plus la même, Rand et Phil m'avaient transmis leur conception de vie, les peuplades que j'avais côtoyées étaient enfouies en moi et me faisaient voir la vie sous un angle différent. En un mot, je faisais preuve de plus d'humanisme. Je laissais ma vocation militaire dans l'oubli pour donner la préférence à l'aventurière.

J'ai continué à vivre, souvent au bord de l'océan avec Rand et les surfeurs, puis parfois dans des petits voyages dans le Maroc profond, qui me comblait d'aise par sa diversité et ses splendides paysages.

Matameye s'exprime toujours. J'ai de bons jours devant moi, je respire la liberté et cela me suffit amplement.

Fin

Randolphe Benzaquen

Categorie

1. Le Second Souffle

date créée

6 mars 2023